

*Dominique.*—Sûrement que votre Excellence ne peut reprendre des hommes pareils ; c'est hors de la question, il faudrait que je quitte le conseil !

*L'Inutile.*—Pourtant vous êtes habitué à vous rencontrer avec des hommes de partis opposés, néanmoins pour le bien du pays.

*Dominique.*—Oui, oui, tout bien considéré, pour le bien du pays, je pourrais consentir à demeurer en place quoique cela coûtât beaucoup à mes scrupules de travailler encore avec des . . .

*L'Inutile.*—Pardou, vous ne me comprenez pas, je veux dire que pour le bien du pays il faudrait bien sacrifier votre emploi, car ces hommes-là, voyez-vous, ne voudraient plus marcher de concert avec vous, du moins si je les connais bien.

*Dominique* Ne répond rien et se mord les lèvres.

*Le Vénérable.*—Oui pour le bien du pays, l'homme, le vrai citoyen doit être prêt à sacrifier ses idées les plus chères, ses intérêts, son ressentiment même, Thémistocles nous l'a éloquemment enseigné par son sublime . . .

*Son Excellence.*—Voyons, monsieur l'Inutile, vous qui avez toujours les meilleures idées, qu'allez-vous nous conseiller pour nous tirer du mauvais pas où nous sommes.

*L'Inutile.*—Je vais parler franchement à votre excellence, mais auparavant j'aîmerais que mon ami Dominique s'absentât vu que j'ai à dire quelque chose qui le touchera de trop près pour . . .

*Son Excellence.*— Je comprends, Dominique sortez.

*Dominique.*—Voilà donc comment on me traite après les services de toutes sortes que j'ai rendus ! (tout bas) Je ne sais ce qui me tient d'envoyer ma démission ! (Il sort.)

*Son Excellence.*— Croit-il que je veux payer les dettes contractées par Sydenham ? Je crois qu'il s'est assez payé lui-même et l'affaire de l'argent des dépenses de mariage me dispense de me marier avec lui (*hi ! hi ! hi ! son Excellence rit autant que son cancer peut le lui permettre.*)

*L'Inutile.*—Maintenant que nous sommes entre nous je puis parler sans gêne et sans crainte. Je dirai donc, votre Excellence, que c'est le moment ou jamais de frapper un grand coup qui remettra les choses dans le meilleur ordre possible. Il faut pour comprendre comme moi la position où nous nous trouvons tous ensemble la considérer sous un point de vue élevé et impartial. D'abord le pays, égaré sans doute par des hommes qui ont, pour une raison ou pour une autre, fait preuve d'indépendance, considère votre Excellence comme un ennemi de ses libertés, bon ! Mr. Viger que quelques hommes ont maltraité au lieu de se l'attacher, a été forcé de se faire un parti ; les tories ont été assez adroits pour vouloir s'emparer de lui comme une patate de discorde, c'est ce qui a mis le diable aux vaches ; le pays regarde monsieur Viger comme un traître et ses hommes les plus charitables le considèrent comme fou. Le pays a sans doute tort, mais on ne discute pas avec le peuple parceque le peuple voyez-vous ne croit rien aux plus belles protestations ; il ne juge que par des actes et nous n'en avons pas encore pu faire la queue d'un. Il s'agit maintenant de savoir qui doit se sacrifier ou de son Excellence ou du vénérable Monsieur Viger ; car le peuple, lui, ne reculera pas d'un pouce ; c'est inutile de compter là-dessus d'ici à ce qu'on ait fait quelque chose de son goût ; plus on retardera plus il s'entêtera ; vouloir raisonner ou calculer, ou supposer sans agir, c'est vouloir blanchir un nègre, prendre la lune avec les dents, donner du bon sens à un journal de Québec et mille autres entreprises aussi absurdes. Qui cédera donc, de Mr. Viger ou de Son Excellence ? Voici ce que je ferais si j'étais gouverneur . . . mais je ne suis pas gouverneur.

*Le Vénérable.*—Avez-vous lu mon pamphlet sur la Belgique, oh ! vous ne l'avez pas lu, j'en suis sûr.